Ballons d'essai vers une « transformation structurelle de l'espace public »

Les premières interventions journalistiques de Jürgen Habermas dans
l'Allemagne adenauerienne (1953-1962)

Guillaume Plas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/1111>

DOI : 10.4000/allemande.1111

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

Pagination : 303-316

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Guillaume Plas, « Ballons d'essai vers une « transformation structurelle de l'espace public » », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 46-2 | 2014, mis en ligne le 29 juillet 2019, consulté le 19 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/1111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.1111>

Ballons d'essai vers une « transformation structurelle de l'espace public »

Les premières interventions journalistiques de Jürgen Habermas dans l'Allemagne adenauerienne (1953-1962)

■ Guillaume Plas *

« Aujourd'hui, l'espace public doit de nouveau être instauré. Il n'"existe" plus. » Ce propos désabusé est celui du jeune Jürgen Habermas, qui, alors tout juste âgé de 29 ans, s'exprime en ces termes en 1958, en introduction d'une étude qu'il vient de mener avec d'autres assistants de l'*Institut für Sozialforschung* de Francfort sur la question des « étudiants et [de] la politique »⁽¹⁾.

À cette date, Habermas n'est déjà plus un inconnu en République fédérale d'Allemagne. Davantage encore que par ses travaux académiques, il s'y est fait un nom depuis une demi-décennie par ses fréquentes interventions dans certains journaux et certaines revues parmi les plus réputés d'Allemagne, de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (FAZ) au *Merkur* en passant par le *Handelsblatt* et les *Frankfurter Hefte*.

Or, ces articles sont, dans la très riche littérature à son sujet, restés presque tous ignorés à ce jour – comme si son œuvre ne devenait véritablement intéressante qu'à partir du tournant des années 1960⁽²⁾. C'est là une lacune de taille, dont la cause est vite

* Coordinateur du projet de recherche ANR/DFG « Critique Actualité Société » (Fondation MSH) et chargé de cours à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

1 Jürgen HABERMAS, « Reflexionen über den Begriff der politischen Beteiligung », in: J. HABERMAS et al., *Student und Politik. Eine soziologische Untersuchung zum politischen Bewußtsein Frankfurter Studenten*, Neuwied, Luchterhand, 1961, p. 11-55, citation p. 31 sq. (l'étude fut publiée en 1961, mais achevée dès 1958).

2 C'est notamment l'impression donnée par la biographie de Habermas publiée par Matthew G. Spec-ter (*Habermas: An Intellectual Biography*, Cambridge, CUP, 2010) qui, en caractérisant Habermas comme « membre de la génération de 1958 » (p. 7 – en référence à l'année où cette génération s'est imposée dans le champ intellectuel ouest-allemand), ne peut qu'ignorer la période de gestation de son rôle d'intellectuel antérieure à cette date. Et l'historien de l'École de Francfort Rolf Wiggershaus

trouvée : lus, comme ils l'ont presque toujours été jusqu'à présent, dans la perspective et à l'aune de son œuvre théorique ultérieure, ils sont en effet d'un intérêt minime. Mais leur valeur pour le lecteur d'aujourd'hui est en réalité à chercher ailleurs. Elle apparaît si on les replace non dans le contexte *philosophique* de l'œuvre habermassienne, mais dans celui *historique* de la jeune République fédérale, et qu'on les étudie pour ce qu'ils étaient à leur époque : des prises de parole d'un intellectuel en devenir, dans une Allemagne encore en situation d'apprentissage démocratique. Lus de cette manière, ils apparaissent comme les acteurs en même temps que les témoins de la constitution de ce dont Habermas, précisément, regrettait l'absence dans la citation qui ouvre cette étude, et à quoi il décida quelques années plus tard de consacrer son habilitation : ils documentent la lente genèse, au sein de l'Allemagne adenauerienne, d'un espace public, compris comme espace d'expression citoyenne par le biais duquel un intellectuel a l'opportunité de peser sur le débat et les mentalités politiques de son temps.

Observés sous cet angle, ces textes s'avèrent présenter plusieurs intérêts : ils livrent d'abord le support d'une étude de cas des conditions d'exercice et du potentiel critique des intellectuels face au pouvoir conservateur dans l'Allemagne de l'après-guerre, et ce plus particulièrement dans le cadre spécifique d'interventions dans la presse écrite ; ils constituent ensuite l'indicateur de l'évolution dans le temps des rapports entre deux générations, celle des pères ayant pour partie fait carrière sous le régime nazi et ayant repris les rênes de la reconstruction du pays après 1949 et celle des fils étant parvenus à maturité avec le choc de 1945 ⁽³⁾ – en même temps qu'ils permettent par ce biais d'examiner diachroniquement le degré d'intégration et de participation de la catégorie sociale des étudiants au sein de l'espace public allemand ; ils éclairent, enfin, les origines encore méconnues et, partant, la profondeur historique de ce rôle d'intellectuel critique qui est encore celui de Habermas aujourd'hui, six décennies après qu'il l'eut inauguré, et documentent à ce titre la précocité de son ambition de se faire le porte-parole d'une génération.

Pour traiter ces différents axes d'étude et leur interpénétration, nous suivrons un plan chronologique, en commençant notre analyse en 1953, année de sa première intervention en qualité d'intellectuel, et en observant son parcours jusqu'en 1962, année de la parution de son habilitation sur la « transformation structurelle de l'espace public » ⁽⁴⁾. Notre angle de lecture sera dans ce cadre celui d'un biographisme mesuré : il s'agira de montrer en quoi cette habilitation peut être lue à certains égards comme la mise en forme théorique de son expérience concrète, une décennie durant, d'intervenant engagé dans l'espace public allemand – mise en forme théorique qui devint elle-même ensuite le catalyseur d'engagements intellectuels nouveaux.

semble développer une opinion similaire dans sa monographie *Die Frankfurter Schule. Geschichte – Theoretische Entwicklung – Politische Bedeutung*, Munich/Vienne, Hanser, 1986, p. 599 sq.

- 3 Nous ne problématiserons délibérément pas ici le concept de « génération », non parce que nous le jugeons parfaitement pertinent en soi pour décrire *a posteriori* la constellation de l'époque, mais afin de nous conformer à la perspective de Habermas, qui l'utilisa lui-même très longtemps, comme nous le verrons, de manière globalisante, sans établir notamment de distinction entre différents sous-ensembles au sein de sa propre génération.
- 4 Jürgen HABERMAS, *Strukturwandel der Öffentlichkeit* (1962), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1990.

1. 1953 : Naissance d'un intellectuel en milieu hostile

Le début de la carrière intellectuelle de Habermas est précisément datable : il remonte au 25 juillet 1953. Paraît ce jour-là dans le feuillet de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* une recension de sa plume, intitulée « Penser avec Heidegger contre Heidegger » (« Mit Heidegger gegen Heidegger denken »)⁽⁵⁾. Habermas n'en est pas à son premier article pour la *FAZ*, il n'en est pas même à son premier article sur Heidegger pour la *FAZ* lorsqu'il publie ce texte. Mais alors que son article « À la lumière de Heidegger » (« Im Lichte Heideggers ») paru un an plus tôt tenait encore de l'éloge épigonal, saturé de déférence, celui de 1953 est d'une teneur tout autre : il consiste en une critique acerbe de la réédition de *L'Introduction à la métaphysique*, le cours de 1935 que Heidegger a décidé de republier sans en ôter un passage sur « la grandeur du mouvement » national-socialiste. Premier texte politisé de Habermas, il marque l'inauguration de son activité d'intellectuel⁽⁶⁾.

Car le titre de l'article ne doit pas tromper : se joue là bien plus, et en réalité tout autre chose, qu'un débat philosophique. C'est, de manière plus générale, le rapport au passé national-socialiste encore récent entretenu au sein de la République fédérale qui y est pointé du doigt, c'est-à-dire également, ne serait-ce que de manière médiate, un certain rejet du politique propagé comme idéologie officielle par le premier chancelier de la RFA après 1949. « Pourquoi Heidegger publie-t-il aujourd'hui, en 1953, son cours sans formuler de réserves ? »⁽⁷⁾. Cette question d'éthique philosophique que pose Habermas en cache en réalité une autre plus importante, au sujet de l'Allemagne de son époque, et qui est développée en fin d'article :

« N'avons-nous pas eu huit ans, depuis [la fin du régime nazi], pour prendre le risque de discuter de ce qui s'est passé et de ce que nous avons été ? N'est-ce pas la noble tâche de ceux qui pensent, que de clarifier l'acte coupable du passé et de maintenir éveillée sa conscience ? – [...] Au lieu de cela, la masse, et en premier lieu les responsables d'hier et d'aujourd'hui, réhabilitent à tour de bras »⁽⁸⁾.

Habermas ne prend plus ici la parole en qualité de discutant scientifique : il intervient, par le biais de la philosophie, dans le débat public général, se réclamant à ce titre – avec une assurance d'ailleurs surprenante pour ses 24 ans – de l'« organe de veille qu'est la critique publique » (« *Wächterschaft der öffentlichen Kritik* »)⁽⁹⁾.

L'ambition, néanmoins, était manifestée là au bas mot une demi-décennie trop tôt. Car il faut se rappeler le contexte dans lequel elle était formulée. « Chapitre le

5 Jürgen HABERMAS, « Mit Heidegger gegen Heidegger denken. Zur Veröffentlichung von Vorlesungen aus dem Jahre 1935 », *FAZ*, 25 juillet 1953.

6 Nous entendons ici le terme d'« intellectuel » au sens où Habermas l'a lui-même défini, dans un essai sur Heine à l'intention manifestement autoréflexive, comme l'individu par le biais duquel « une culture politique publique de la contradiction vient compléter les institutions de l'État », conduisant ainsi potentiellement les « mentalités [...] à être modifiées par le truchement d'arguments » (Jürgen HABERMAS, « Heinrich Heine und die Rolle des Intellektuellen in Deutschland » [1986], in : J. HABERMAS, *Eine Art Schadensabwicklung. Kleine Politische Schriften VI*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987, p. 25-54, citations resp. p. 29 et 48).

7 J. HABERMAS, « Mit Heidegger gegen Heidegger denken » (note 5).

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

plus sombre des discours publics sur le "III^e Reich" »⁽¹⁰⁾, les années 1950 étaient caractérisées par une uniformité quasi-parfaite entre la politique du chancelier Adenauer, les aspirations de la société allemande et les choix éditoriaux des médias allemands. La politique d'Adenauer, depuis 1949, avait été celle d'une amnistie et d'une réintégration progressive de l'essentiel des anciens collaborateurs du régime hitlérien⁽¹¹⁾ et d'un appel, réitéré quelques mois encore avant la publication de l'article de Habermas, à « mettre désormais un terme à la chasse au nazi »⁽¹²⁾. Elle avait trouvé un écho fidèle et un allié de poids dans le désintérêt massif au sein de la population allemande – étudiants compris – à l'égard des thématiques politiques, documenté par de nombreuses enquêtes d'opinion concordantes⁽¹³⁾. La presse, enfin, soumise d'un côté à la pression d'un gouvernement aux yeux duquel l'idée d'indépendance des médias tenait de l'opinion « libéraliste » (« *liberalistisch* »)⁽¹⁴⁾, de l'autre à celle des impératifs de vente et donc de mise en conformité avec les mentalités de son lectorat, et n'ayant de toute façon qu'assez peu rompu avec les structures sociales qui avaient été les siennes sous le régime précédent⁽¹⁵⁾, ne se montrait alors encore nullement disposée, dans son immense majorité, à jouer un quelconque rôle critique. Si l'on peut dès lors considérer que « vers le milieu des années 1950, plus personne n'avait à craindre au sein de la République fédérale d'être importuné [...] en raison de son passé nazi »⁽¹⁶⁾, on comprend que la diatribe de Habermas dut désagréablement surprendre plus d'un lecteur. Aussi suscita-t-elle une controverse nourrie, dont témoignent à la fois le courrier des lecteurs de la *FAZ* et les critiques que formula à son encontre l'hebdomadaire *Die Zeit*.

Cette controverse est instructive à plusieurs titres. Elle met tout d'abord en lumière une caractéristique de l'activité intellectuelle de Habermas que nous allons continuer de relever tout au long de cette étude : son sens aigu des problématiques du moment et la faculté qui lui est propre, en portant celles-ci à l'expression, de déclencher et d'avi-ver le débat à leur propos – un sens et une faculté dont il fit donc preuve dès sa toute

10 Axel SCHILDT, « Der Umgang mit der NS-Vergangenheit in der Öffentlichkeit der Nachkriegszeit », in : Wilfried LOTH, Bernd-A. RUSINEK (dir.), *Verwandlungspolitik. NS-Eliten in der westdeutschen Nachkriegsgesellschaft*, Francfort-sur-le-Main/New York, Campus, 1998, p. 19-54, citation p. 34.

11 Cf. sur ce point Norbert FREI, *Vergangenheitspolitik. Die Anfänge der Bundesrepublik und die NS-Vergangenheit*, Munich, Beck, 1996.

12 Propos tenus le 10 octobre 1952, cités in : *ibid.*, p. 86.

13 À titre d'exemple, l'année de la parution de l'article de Habermas, une enquête sur la question « Parlez-vous parfois de politique ? » avait recueilli 61 % de réponses négatives, et une autre enquête, menée la même année autour de la question « Comment peut-on exprimer son insatisfaction à l'égard du gouvernement ? », avait recueilli une majorité d'opinions indiquant qu'il n'existait aucun moyen de l'exprimer. Cf. Elisabeth NOELLE-NEUMANN, Edgar PIEL (dir.), *Eine Generation später. Bundesrepublik Deutschland 1953-1973*, Munich, Saur, 1983, resp. p. 199 et 205.

14 Jugement porté par le directeur de la chancellerie Otto Lenz en 1953, cité d'après Christina von HODENBERG, *Konsens und Krise. Eine Geschichte der westdeutschen Medienöffentlichkeit 1945-1973*, Göttingen, Wallstein, 2006, p. 159.

15 Cf. sur ce point Lutz HACHMEISTER, Friedemann SIERING (dir.), *Die Herren Journalisten. Die Elite der deutschen Presse nach 1945*, Munich, Beck, 2002.

16 Norbert FREI, « Vergangenheitspolitik in den fünfziger Jahren », in : LOTH/RUSINEK (dir.), *Verwandlungspolitik* (note 10), p. 79-92, citation p. 88.

première véritable intervention dans l'espace public allemand⁽¹⁷⁾. Mais elle renseigne également de manière particulièrement prégnante à la fois sur l'observation rigoureuse de non-dits au sujet du passé immédiat et sur la structuration des rapports inter-générationnels qui avaient alors cours. Car Habermas a heurté vraisemblablement non tant parce qu'il mettait le doigt sur un tabou constitutif de la reconstruction ouest-allemande (d'autres intellectuels – Walter Dirks, Eugen Kogon ou Max Horkheimer notamment – l'avaient mis à nu avant lui) que par le fait, quant à lui bien davantage inédit, que son propos était tenu par un étudiant osant s'en prendre à un représentant de la génération des pères, à une époque marquée par « l'observation toute particulière de l'âge et d'un ordre traditionnel clairement agencé – en d'autres termes : de la soumission de la jeunesse à l'autorité »⁽¹⁸⁾. Et ce propos avait d'autant plus de quoi irriter que la jeunesse (notamment étudiante) en question s'était jusqu'alors pliée de son plein gré, à de rarissimes exceptions près, à ce respect des hiérarchies générationnelles⁽¹⁹⁾. Aussi une part importante des critiques formulées à son encontre se contentèrent-elles de refuser à Habermas la moindre légitimité d'intervention intellectuelle, arguant du fait qu'il avait « outrepassé de manière répétée les compétences de ses connaissances philosophiques »⁽²⁰⁾ ou bien encore qu'il n'avait de toute façon « pas vécu de manière consciente les temps critiques » en question⁽²¹⁾. Le destinataire premier de l'article de Habermas, Heidegger – figure mandarinale par excellence de l'époque –, ne daigna quant à lui pas même évoquer le nom de son jeune contradicteur dans le courrier de lecteur qu'il adressa non à la *FAZ*, mais à *Die Zeit*, se contentant d'approuver la défense de son cours et donc de son comportement publiée par un journaliste de cette dernière, membre quant à lui de sa génération⁽²²⁾.

17 Et il faut souligner qu'il s'agit là du produit d'une véritable volonté diagnostique, manifestée dès ses débuts par Habermas – contre l'interprétation de Rolf Wiggershaus affirmant qu'il était devenu journaliste indépendant presque par hasard, « à défaut de perspectives universitaires » (Rolf WIGGERSHAUS, *Jürgen Habermas*, Reinbek, Rowohlt, 2004, p. 33). Dans une lettre du 28 décembre 1953 à son directeur de thèse Erich Rothacker, Habermas évoquait au contraire déjà l'« âme de journaliste » qu'il sentait en lui (in : Archives Rothacker, Universitäts- und Landesbibliothek Bonn, Correspondance Rothacker-Habermas).

18 Axel SCHILDT, *Ankunft im Westen. Ein Essay zur Erfolgsgeschichte der Bundesrepublik*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1999, p. 183. Dans son étude très lue de 1957 sur la jeunesse de son époque, le sociologue Helmut Schelsky constatait de manière péremptoire « l'insuffisance des capacités de compréhension de la jeunesse à l'égard de l'espace public politique moderne » (Helmut SCHELSESKY, *Die skeptische Generation. Eine Soziologie der deutschen Jugend*, Düsseldorf/Cologne, Diederichs, 1957, p. 452).

19 Cf. sur ce point l'analyse d'Ulrich HERBERT, « Drei politische Generationen im 20. Jahrhundert », in : Jürgen REULECKE (dir.), *Generationalität und Lebensgeschichte im 20. Jahrhundert*, Munich, Oldenbourg, 2003, p. 95-114, notamment p. 104 sq. À notre connaissance, depuis 1949, il n'y avait guère que les quelques protestations étudiantes organisées en 1952 contre la projection des films d'après-guerre de Veit Harlan – et qui s'étaient soldées, de manière symptomatique, par des agressions de la part d'une frange de la population locale – qui avaient précédé la prise de position publique polémique de Habermas.

20 Egon VIETTA, (courrier de lecteur, sans titre), *Die Zeit*, 20 août 1953.

21 Wilhelm SANDER, « Noch ein Tadel » (courrier de lecteur), *FAZ*, 29 août 1953.

22 Cf. Martin HEIDEGGER, « Heidegger über Heidegger » (courrier de lecteur), *Die Zeit*, 24 septembre 1953.

Ramener cette confrontation entre deux comportements politiques à l'égard du passé à une opposition entre deux générations, ou même entre d'anciens « suiveurs » (*Mitläufer*) et leurs opposants, empêcherait néanmoins de percevoir l'un de ses éléments les plus instructifs. Car l'un des rares soutiens dont Habermas bénéficia à cette occasion (outre celui de l'un de ses co-doctorants et amis de Bonn, Wilfried Berghahn, qui, prenant sa défense dans un autre courrier de lecteur, s'offusqua du climat intellectuel « catastrophique » dans lequel s'inscrivait cette controverse⁽²³⁾) vint du responsable du feuilleton de la *FAZ* Karl Korn⁽²⁴⁾. Or, Korn, avant de devenir l'un des directeurs de rédaction les plus critiques à l'égard du climat de restauration de l'Allemagne adenauerienne (aussi bien au sein d'une *FAZ* pour le reste très favorable au pouvoir en place qu'à l'échelle de l'ensemble de la presse écrite allemande de l'époque), avait lui-même travaillé entre 1933 et 1945 au sein d'organes de presse ayant soutenu le régime nazi, dont *Das Reich*⁽²⁵⁾. Il était donc bien trop simpliste de rapporter l'intervention de Habermas, comme le fit le responsable du feuilleton de *Die Zeit* Christian E. Lewalter, à l'influence du « néo-marxiste Adorno »⁽²⁶⁾ (au motif que celui-ci enseignait dans la ville de publication de la *FAZ*). Et ce d'autant plus que Habermas n'était alors nullement l'assistant d'Adorno, mais le doctorant bonnois d'Erich Rothacker : un professeur de philosophie qui, avant de devenir avec Korn le premier soutien institutionnel de la carrière journalistique de Habermas – le recommandant régulièrement auprès de la *FAZ* et entraînant Korn à lui confier la rédaction d'articles⁽²⁷⁾ –, avait été notamment pendant quelques semaines de 1933 chargé de planifier les premières mises au pas des universités allemandes au sein du ministère de Goebbels. Ne pas relever cette non-congruence radicale entre l'appartenance générationnelle et l'implication politique – les catalyseurs initiaux de la carrière intellectuelle de Habermas étant d'anciens collaborateurs du régime hitlérien s'étant retournés de cette manière contre ceux dont on aurait pu penser qu'ils seraient demeurés les alliés – conduit donc à manquer la particularité de cette constellation précise. Il y eut là non un « compromis » de façade entre deux générations hostiles l'une à l'autre⁽²⁸⁾, mais une situation où les deux parties en présence retirèrent une réelle plus-value de leur coopération, la plus âgée se réhabilitant par le soutien apporté à la plus jeune, cette dernière bénéficiant en contrepartie d'un soutien rarement apporté sinon par ses aînés.

23 Wilfried BERGHAHN, « Eingefahrene Bahnen » (courrier de lecteur), *FAZ*, 29 août 1953.

24 Cf. son intervention « Warum schweigt Heidegger? », *FAZ*, 14 août 1953.

25 Pour une présentation détaillée de la carrière idéologiquement sinieuse de Korn, cf. Marcus M. PAYK, *Der Geist der Demokratie. Intellektuelle Orientierungsversuche im Feuilleton der frühen Bundesrepublik. Karl Korn und Peter de Mendelssohn*, Munich, Oldenbourg, 2008.

26 Christian E. LEWALTER, « Wie liest man 1953 Sätze von 1935? Zu einem politischen Streit um Heideggers Metaphysik », *Die Zeit*, 13 août 1953.

27 Cf. la correspondance entre Rothacker et Korn, conservée aux Archives Rothacker, Universitäts- und Landesbibliothek Bonn.

28 C'est la situation intergénérationnelle qui prédomina dans le milieu des médias au cours des années 1950, telle qu'elle est décrite par Christina von Hodenberg dans son étude « Die Journalisten und der Aufbruch zur kritischen Öffentlichkeit », in : Ulrich HERBERT (dir.), *Wandlungsprozesse in Westdeutschland. Belastung, Integration, Liberalisierung 1945-1980*, Göttingen, Wallstein, 2002, p. 278-311, citation p. 293.

Cette première intervention de Habermas n'a nullement été en tous points un échec. Au moins est-il parvenu à susciter des prises de parole conflictuelles au sein de l'espace public ouest-allemand, et à contribuer de cette manière à l'édification discursive de celui-ci. La mise en évidence et la thématisation des carences structurelles de l'espace public qu'il provoqua là ont, aussi inférieure qu'ait été sa position dans le débat qui eut lieu, au moins participé au processus *in the long run* de résolution de ces carences ; et nous verrons que, tout au long de la décennie qui nous occupe, va compter, plus encore que le relativement faible infléchissement qu'il produira sur les thématiques des discussions auxquelles il prendra part, cette contribution qu'il apportera à la constitution d'un espace public ouvert à de telles discussions, espace plus important encore pour la bonne santé d'un régime démocratique que les tendances majoritaires des débats qui y ont lieu. Et il faut souligner à cet égard la précocité avec laquelle Habermas s'imposa dès ses tout débuts comme un agent actif de cette constitution ⁽²⁹⁾.

Il n'en reste pas moins que les circonstances ne lui ont pas permis d'influer d'aucune manière ni sur le comportement de Heidegger, ni sur les mentalités de l'époque ; et ce constat d'impuissance semble dès lors l'avoir très vite conduit à modifier son habitus journalistique en direction de ce que Christina von Hodenberg a nommé un « journalisme de consensus » ⁽³⁰⁾.

2. 1954-1957 : Retour au « journalisme de consensus » ?

La seconde phase de sa carrière d'intellectuel, qui débuta à la suite immédiate de l'article de 1953, semble en effet porter la marque des enseignements de ce dernier. Les interventions journalistiques de Habermas y sont presque toutes dépolitisées, et font même preuve d'une retenue frappante à ce sujet.

L'article « La jeune sociologie se présente » (« Der Soziologen-Nachwuchs stellt sich vor »), qui paraît en 1955 dans la *FAZ*, est à cet égard particulièrement symptomatique. Il est centré autour d'un long développement sur les oppositions idéologiques qui n'avaient fait qu'affleurer lors d'un colloque réunissant de jeunes chercheurs en sociologie, ce qui illustre aux yeux de Habermas le climat de « restauration positive », traversé de « conflits non résolus », définitoire de cette époque ; mais la teneur accusatoire de ce développement était finalement entièrement annulée par la dernière phrase du paragraphe en question, qui précisait au sujet des faits constatés : « Nous ne les relevons que dans le but de la caractérisation, et non pour en faire la critique » ⁽³¹⁾. Tout se passe comme si Habermas, ayant intériorisé les réprimandes qui avaient fait suite à la politisation ouverte de son texte de 1953, se réfugiait désormais dans des analyses strictement scientifiques, et se gardait bien d'explicitier de quelque manière que ce soit

29 Adolf Frisé, le responsable du feuilleton du *Handelsblatt*, se souvient dans ses mémoires que lorsqu'il reçut Habermas en mai 1954 pour le recruter à son tour comme collaborateur, celui-ci « était, du fait de sa polémique contre Heidegger, déjà quelqu'un dont on parlait » (Adolf FRISÉ, *Wir leben immer mehrere Leben. Erinnerungen*, Reinbek, Rowohlt, 2004, p. 237). Christina von Hodenberg n'adjudge à l'inverse de rôle actif dans l'espace public ouest-allemand aux journalistes nés à la fin des années 1920 qu'« à partir de la fin des années 1950 » (C. v. HODENBERG, « Die Journalisten » [note 28], p. 279).

30 Cf. C. v. HODENBERG, *Konsens und Krise* (note 14).

31 *FAZ*, 13 juin 1955.

les conséquences ouvertement politiques qui auraient pu en être tirées⁽³²⁾. Ne demeure dès lors dans ces textes, pour seul trait déjà présent dans l'article de 1953, que son ambition forte (mais à la teneur davantage sociale que politique) de représenter un « nous » générationnel faisant front à la génération des pères⁽³³⁾.

Habermas a fait néanmoins une exception – massive – à cette pratique, en publiant en 1955 dans la *Deutsche Studentenzeitung* un article intitulé « “Sans moi” à l'index » (« “Ohne mich” auf dem Index »). Il y présente le mouvement pacifiste dit des « *Ohne mich* » né en réaction à la remilitarisation progressive de la RFA à partir du tournant des années 1950⁽³⁴⁾, mais en lui donnant un tour exégétique particulier : en réduisant son hétérogénéité sociologique pour le restreindre à un mouvement d'opposition de la jeunesse allemande à la génération au pouvoir.

Habermas commence son article en s'en prenant aux reproches formulés par les instances dirigeantes à l'encontre du désintérêt de la jeunesse adressant une fin de non-recevoir – un « *ohne mich* » – à toute activité politique. Car il y a, explique-t-il, « une différence entre ne s'intéresser à rien et être empêché d'exprimer ses intérêts de manière socialement productive. Il y a une différence entre ne pas avoir de buts et se méfier des programmes qui les déforment »⁽³⁵⁾. Et l'emploi du pluriel dans l'évocation des « programmes » est tout sauf anodin : l'engagement intellectuel de Habermas est alors bien moins un engagement en faveur d'un parti précis qu'en faveur d'un renouvellement de la pratique politique *dans son ensemble*, qui passe à ses yeux par une plus grande prise en considération des aspirations de la jeunesse au développement d'une culture du débat public. Sa critique, si elle reprend les éléments centraux de la controverse de 1953 (il déplore ainsi de nouveau la « rapidité » avec laquelle l'Allemagne de l'après-guerre « réhabilita et continua comme si de rien n'était » au lieu d'instaurer « un ordre nouveau et sain »), y joint désormais le constat des défaillances structurelles de l'espace public qui s'était imposé à cette occasion. Et cette inversion des rapports de culpabilité culmine, *via* la reprise de ce « nous » générationnel qui traverse ses interventions de l'époque, dans l'affirmation qu'« [il] est plus que temps d'apporter un démenti à la négativité de notre attitude »⁽³⁶⁾. Son article, dans ce cadre, se présenta à la fois comme la formulation de l'attente de toute une génération *et* son assouvissement.

32 Cf. également l'article « Der Zerfall der Institutionen » (*FAZ*, 7 avril 1956), dans lequel Habermas critique, mais en termes abstraits et généraux, une culture consumériste que l'on aurait sinon tôt fait d'identifier à celle adoptée par la société allemande à l'époque du miracle économique.

33 Cf. particulièrement « Der metaphysischen Geheimnisse enterbt » (*FAZ*, 4 décembre 1954), recension d'un ouvrage du pédagogue Eduard Spranger qui y développe un climat « dans lequel il fait bon respirer – et dans lequel nous ne nous sentons pourtant plus tout à fait chez nous ». Cf. également, de manière plus affirmée encore, l'article « Neun Jahre unter der Lupe. Deutschlands geistige Entwicklung seit 1945. Der Versuch einer Bilanz », *Handelsblatt*, 19 novembre 1954.

34 Sur ce mouvement regroupant aussi bien d'anciens soldats que de jeunes pacifistes, des opposants autant que des adhérents à la politique d'Adenauer, cf. Michael WERNER, *Die « Ohne-mich »-Bewegung. Die bundesdeutsche Friedensbewegung im deutsch-deutschen Kalten Krieg (1949-1955)*, Münster, Mohnsenstein & Vannerdat, 2006.

35 Jürgen HABERMAS, « “Ohne mich” auf dem Index », *Deutsche Studentenzeitung*, n° 5/5 (juin 1955), p. 1-2.

36 *Ibid.*

Or, quand bien même cette prétention à parler au nom d'une cohorte homogène⁽³⁷⁾ trahissait de nouveau une forte idéalisation de la conscience politique de la jeunesse en question, elle ne fut à l'inverse manifestement pas aussi excessive qu'on pourrait le penser ; car cette nouvelle intervention a à son tour déclenché de très nombreuses prises de parole, que documente, dans le numéro suivant, une pleine page de la *Deutsche Studentenzeitung* réservée aux courriers de lecteurs envoyés en réaction à sa publication⁽³⁸⁾.

Comparée à celle du débat qui avait suivi la recension de Heidegger, la structuration sociologique qui transparait dans les lettres publiées là trahit une évolution profonde des rapports intergénérationnels et de leur teneur politique. Une modification qui tient notamment au mûrissement de la « génération des fils ». Ainsi, l'ami bonnois de Habermas venant cette fois-ci lui prêter main-forte n'est plus « Wilfried Berghahn, Student », mais « Dr. [Hans] Tietgens » – et la légitimité intellectuelle que confère à ce dernier son titre universitaire lui permet d'adopter un tout autre ton, bien plus virulent : « Ce n'est pas la politique en elle-même qui laisse la jeunesse de marbre, c'est la manière dont les affaires politiques sont menées à l'heure actuelle qui la rebute »⁽³⁹⁾. Et Tietgens de s'en prendre sans détour à « la politique de restauration » menée par le pouvoir adenauerien⁽⁴⁰⁾. Les autres courriers de lecteurs, décrivant l'« arrogant repliement sur soi de la politique », rapportant « le manque d'envie chronique de s'engager publiquement » à l'omniprésente « idéologie du niveau de vie » (« *Ideologie des Lebensstandards* ») propagée par le gouvernement⁽⁴¹⁾, et enjoignant dès lors ce dernier à « s'ouvrir aux souhaits et opinions, aux questions et objections des jeunes »⁽⁴²⁾ et, de manière générale, à « réviser et réorganiser l'ensemble des structures et contenus politiques, sociaux et moraux de l'espace public »⁽⁴³⁾, contribuèrent eux aussi à former une chambre d'écho aux propos de Habermas qui en démultiplia la portée.

Certes : cet article de Habermas et ces prises de parole qui s'ensuivirent n'ont pas paru dans un quotidien national à grand tirage, mais dans une revue étudiante, à la diffusion considérablement plus ciblée. Et l'on peut voir ici comme la confirmation *ex negativo* de la retenue que Habermas semble avoir jugée quant à elle nécessaire dans les articles qu'il publia au cours de la même période dans la *FAZ* ou le *Handelsblatt*. Néanmoins, de 1953 à 1955, une parole avait à l'évidence commencé à se libérer⁽⁴⁴⁾,

37 Cette prétention explique d'ailleurs également qu'il n'ait jamais cherché, au cours de cette période, le contact avec les organisations étudiantes (il ne commença à prendre position sur leurs thématiques spécifiques qu'à partir de 1957, alors qu'il n'était plus lui-même étudiant) : ses préoccupations ont dès le départ dépassé le cadre de cette sous-catégorie générationnelle restreinte.

38 « „Ohne mich“ auf dem Index. Notizen zu einer politischen Haltung », *Deutsche Studentenzeitung*, n° 5/6-7 (juillet/août 1955), p. 14.

39 Hans TIETGENS, « Sieg der Verleumdung » (courrier de lecteur), *ibid.*

40 *Ibid.*

41 Günter WISCHMANN, « Die Dialektik des „Ohne mich“ » (courrier de lecteur), *ibid.*

42 Ernst Alexander SAUPE, « Mißtrauen der Jugend » (courrier de lecteur), *ibid.*

43 G. WISCHMANN, « Die Dialektik des „Ohne mich“ » (note 41).

44 En témoigne du reste également le contexte dans lequel s'inscrit le débat autour des « Ohne mich », puisqu'une partie du numéro suivant de la *Deutsche Studentenzeitung* fut consacrée à la protestation d'enseignants et d'étudiants de l'Université de Göttingen contre la nomination de l'éditeur Leonhard Schlüter, qui avait publié dans l'immédiat après-guerre les ouvrages de plusieurs anciens hauts

fût-ce dans un cadre encore restreint, ce qui oblige à nuancer aussi bien le diagnostic d'un journalisme de consensus généralisé (Christina von Hodenberg) que celui d'une absence de conflit générationnel au sujet de cette période⁽⁴⁵⁾. Se dissimula en réalité sous la surface d'une harmonie sociale la progressive incubation politique d'une génération toujours moins encline à se plier à l'autorité de ses pères et de leurs représentants étatiques. Habermas, à cet égard, a de nouveau – et avec une précocité toujours aussi déconcertante (il venait alors tout juste d'avoir 26 ans) – joué un rôle incitatif remarquable, sa parole libérant d'autres paroles, son argumentation faisant naître de nouvelles argumentations, et conduisant ainsi une nouvelle fois à l'accroissement à la fois quantitatif et qualitatif d'un espace de publicité politisé et pluraliste.

3. 1958-1962 : Changement de paradigme de l'engagement intellectuel

Cette lente évolution conduisit finalement à ce que, à partir des années 1957-58, les controverses menées au sein de l'espace public ouest-allemand ne relevèrent plus de l'exception, mais engendrèrent un véritable changement de paradigme de l'engagement intellectuel – et notamment de celui de Habermas.

S'il y eut à cette période une modification définitoire des interventions publiques de ce dernier, cela tient en effet pour partie au contexte dans lequel celles-ci prirent place : ces deux années 1957-58 furent marquées par une explicitation progressive des thématiques politiques aussi bien dans le domaine institutionnel que dans le milieu des médias et au sein de la sphère intellectuelle en général⁽⁴⁶⁾. À cela s'ajouta un facteur biographique : Habermas était alors depuis quelques mois l'assistant d'Adorno à Francfort ; et s'il ne fut dès lors plus légitimé à se considérer comme un porte-parole de la génération des étudiants, il apparut à partir de ce moment, retirant de cette position académique hautement prestigieuse une assurance plus grande encore qu'auparavant, comme l'un de ses plus importants appuis institutionnels – une nouvelle fonction structurelle qui transparaît dans le ton, plus polémique que jamais, de ses interventions⁽⁴⁷⁾.

responsables du régime nazi, au poste de ministre de l'Éducation et de la Culture de Basse-Saxe – protestation qui conduisit quelques jours plus tard à sa démission.

45 Comme l'affirme notamment Norbert Frei dans son ouvrage *1945 und wir. Das Dritte Reich im Bewußtsein der Deutschen* (Munich, Beck, 2005), p. 35, qui ne voit apparaître un tel conflit qu'« avec le début des années 1960 ».

46 Cf. sur ce point les constats concordants de Christina von Hodenberg (*Konsens und Krise* [note 14], p. 95, p. 293), Ulrich Herbert (« Drei politische Generationen » [note 19], p. 109) ou encore Detlef Garbe (« Äußerliche Abkehr, Erinnerungsverweigerung und 'Vergangenheitsbewältigung': Der Umgang mit dem Nationalsozialismus in der frühen Bundesrepublik », in : Axel SCHILDT, Arnold SYWOTTEK (dir.), *Modernisierung im Wiederaufbau. Die westdeutsche Gesellschaft der 50er Jahre*, Bonn, Dietz, 1998, p. 693-716, ici p. 707).

47 Ainsi dans l'introduction au volume sur les étudiants et la politique citée en introduction (cf. note 1) – et même si cette position de supériorité hiérarchique qui était désormais la sienne alla par endroits également de pair avec une critique de l'apolitisme de la majorité de ces étudiants : en même temps que l'usage du « nous » qu'il avait employé jusqu'à présent devenait illégitime, Habermas semblait prendre conscience de son caractère très fortement fictif. Cf. également, à ce sujet, son article « Diskutieren – was sonst? », in : Claus GROSSNER, Arend OETKER (dir.), *4 Daten: Standorte – Konsequenzen*, Hambourg, Internationaler Studenten-Arbeitskreis, 1962, p. 62-63.

Dans ce contexte, le changement de paradigme intellectuel intervint chez lui à l'occasion des protestations contre le réarmement atomique de la RFA prévu dans le cadre de son processus d'intégration à l'Ouest. Des manifestations d'intellectuels et d'étudiants eurent notamment lieu en avril et mai 1958, à Francfort et dans d'autres villes universitaires allemandes, sous le slogan devenu célèbre « Luttons contre la mort atomique » (« *Kampf dem Atomtod* ») suite à l'approbation par le *Bundestag*, au mois de mars de la même année, dudit projet de réarmement. Le 20 mai se réunirent ainsi à Francfort plusieurs milliers de personnes sur la place de la mairie; Habermas tint ce jour-là une allocution, reproduite quelques jours plus tard dans *Diskus*, le journal étudiant de la ville.

Or, le titre même de cette allocution fait apparaître l'évolution qui s'est produite en l'espace de quelques années. Tandis que l'attitude politique qu'avait encore défendue Habermas en 1955 était celle d'un rejet de la politique étatique sous forme d'une absence de toute participation autre que discursive – et son texte d'alors était particulièrement éloquent à cet égard, parcouru par les concepts de « retenue » (*Zurückhaltung*), d'« abstinence » (*Abstinenz*) et d'« abstentionnisme » (*Enthaltsamkeit*) –, il appelle désormais au même rejet de la politique gouvernementale via une désobéissance *en actes*, prônant le « désordre comme premier devoir civique »⁽⁴⁸⁾.

Présentée comme « la réponse » à une violente diatribe anti-manifestants du député Franz Böhm (CDU), l'argumentation de Habermas est axée sur la mise en lumière d'un hiatus entre la démocratie adenauerienne, sa « politique du fait accompli » et son fonctionnement « plébiscitaire » d'une part, et sa prétention de représentation véritable du peuple allemand d'autre part; elle culmine dans le portrait d'un régime « au nom duquel on souhaite voir la masse des citoyens traitée comme une masse d'irresponsables, de manière à ce que dans les questions décisives, tout soit décidé pour le peuple mais sans le peuple »⁽⁴⁹⁾.

Nous intéresser ici néanmoins, plus que l'argumentation en elle-même, un autre aspect de cette intervention: jamais en effet depuis 1953 l'écart n'avait été aussi grand entre la situation politique telle qu'elle était décrite là et celle transparaissant dans l'acte même de la prise de parole publique par Habermas. En appelant ainsi, lors de son allocution, à la désobéissance civile en un lieu des plus publics, Habermas démontrait que le régime ouest-allemand s'était en réalité au moins à certains égards libéralisé depuis la première moitié des années 1950; signe supplémentaire d'un certain assainissement politique, les injonctions au silence à l'égard du passé n'étaient d'ailleurs désormais plus du tout d'actualité chez la partie adverse⁽⁵⁰⁾. Certes, le rapport de force demeura défavorable au camp représenté par Habermas (la demande de tenue de référendums ayant été rejetée comme contraire à la Constitution par le Tribunal fédéral constitutionnel, les manifestations de 1958 n'eurent aucun impact politique direct); mais au moins des discours oppositionnels, voire même tendanciellement révolutionnaires, n'étaient – tant

48 Jürgen HABERMAS, « Unruhe erste Bürgerpflicht », *Diskus*, n° 8/5 (juin 1958), p. 2.

49 *Ibid.*

50 Le spectre du national-socialisme était même mobilisé à son tour par la position pro-gouvernementale – quoique de manière fortement idéologique –, celle-ci agitant l'épouvantail d'une « seconde démolition de la démocratie par déloyauté » pour mieux appeler au respect de l'ordre (cf. Franz BÖHM, « Provozierte Atompanik », *ibid.*).

qu'ils ne représentaient pas un danger immédiat pour la politique gouvernementale, comme allait l'enseigner *a contrario* quelques années plus tard l'affaire du *Spiegel* – plus rabroués par les tenants de l'idéologie dominante. Et Habermas, pour sa troisième intervention explicitement politique, contribua à asseoir ce libéralisme en suscitant une troisième fois une prise de parole démultipliée en faveur de la position qu'il défendait, ce qui conduisit de nouveau le journal qui avait publié son allocution à consacrer à celle-ci deux pleines pages de courriers de lecteurs dans le numéro suivant⁽⁵¹⁾.

C'est là un des aspects les plus caractéristiques des interventions intellectuelles critiques de cette période, parmi lesquelles celles de Habermas ne firent pas exception : ensemble, elles contribuèrent à l'annulation de leur propre propos par l'acte même de leur publication. Hans Werner Richter regrettant en 1960 dans un recueil sur le climat spirituel de la RFA qu'il n'y ait « aucune volonté de débat politique – et aucune des conditions préalables à celui-ci »⁽⁵²⁾, Eugen Kogon relevant, dans un débat public tenu la même année sur « L'homme et son opinion », les « nombreuses insuffisances » de « notre système de liberté d'opinion »⁽⁵³⁾, témoignaient comme Habermas, par leurs assertions négatives mêmes, du développement progressif de ces structures de publicité dont ils déploraient l'inexistence. Certes, le milieu intellectuel dont ces voix émanaient doit être rigoureusement distingué de la société allemande dans son ensemble, la politisation croissante du premier, documentée d'innombrables façons⁽⁵⁴⁾, ne traduisant en aucun cas nécessairement la politisation de la seconde⁽⁵⁵⁾ ; et ce milieu continuait de plus à être surveillé avec attention par les instances gouvernementales. Il n'en demeure pas moins que les diagnostics pessimistes de Habermas et de certains de ses contemporains, formulés également par le premier dans un article de 1961 dans lequel il se demandait si la RFA ne tendait pas à devenir une « monarchie élective »⁽⁵⁶⁾, semblent avoir sous-estimé le lent mouvement de fond qui était malgré tout en train de se produire *et qu'ils étaient eux-mêmes en train de produire* au sein des mentalités allemandes depuis quelques années.

51 Cf. *Diskus*, n° 8/6 (juillet 1958), p. 10-11.

52 Hans Werner RICHTER, « Zu spät ? », in : Wolfgang WEYRAUCH (dir.), *Ich lebe in der Bundesrepublik. Fünfzehn Deutsche über Deutschland*, Munich, List, 1960, p. 60-66, citation p. 65.

53 In : Eugen KOGON, Heinz Winfried SABAS (dir.), *Der Mensch und seine Meinung. Darmstädter Gespräch 1960*, Darmstadt, Neue Darmstädter Verlagsanstalt, 1961, p. 95.

54 Citons encore, en sus de ceux que nous venons d'évoquer, l'exemple des premières réflexions du sociologue Ralf Dahrendorf (une figure intellectuelle à bien des égards parente de Habermas), au tournant des années 1960, sur l'importance des conflits pour la bonne santé d'une démocratie (cf. notamment Ralf DAHRENDORF, « Elemente einer Theorie des sozialen Konflikts », in : R. DAHRENDORF, *Gesellschaft und Freiheit. Zur soziologischen Analyse der Gegenwart*, Munich, Piper, 1961, p. 197-235).

55 En 1957, un an avant la publication de l'article de Habermas dans *Diskus*, un sondage demandant ce que l'on comprenait par avoir une « attitude civique » recueillait une majorité de voix pour l'opposé exact de ce à quoi Habermas s'apprêtait à appeler, à savoir « respecter le calme et l'ordre » (cité d'après Axel SCHILDT, « Bürgerliche Gesellschaft und kleinbürgerliche Geborgenheit. Zur Mentalität im westdeutschen Wiederaufbau der 50er Jahre », in : A. S., *Annäherungen an die Westdeutschen. Sozial- und kulturgeschichtliche Perspektiven auf die Bundesrepublik*, Göttingen, Wallstein, 2011, p. 159-178, ici p. 166) ; il est peu probable qu'en l'espace de quelques mois, les positions aient évolué de manière fondamentale.

56 Jürgen HABERMAS, « Die Bundesrepublik – eine Wahlmonarchie ? », in : *Magnum*, cahier spécial : *Woher – Wohin – Bilanz der Bundesrepublik* (1961), p. 26-29.

4. 1962 : L'habilitation comme mise en forme théorique d'une pratique engagée

Replacée dans ce contexte de la première décennie de sa carrière journalistique, l'habilitation de Habermas de 1962, consacrée à la « transformation structurelle de l'espace public », dut, pour quiconque avait porté jusqu'alors attention à ses interventions, être tout sauf une surprise. Elle invite au contraire à une lecture biographisante au moins de ses parties contemporanéistes, celles-ci apparaissant alors comme le bilan théorique des premières expériences de leur auteur en tant qu'intellectuel au sein de l'espace public ouest-allemand des années 1950. Une part importante des diagnostics au sujet de sa propre époque qui étaient formulés là dans le cadre hautement abstrait d'une reconstruction généalogique sur la longue durée l'avaient en effet déjà été lors d'interventions publiques à visée immédiatement concrète – de la critique de la « déformation plébiscitaire de l'espace public parlementaire »⁽⁵⁷⁾ à celle de la modification du rôle de l'espace public sous l'influence omniprésente de la réclame⁽⁵⁸⁾. Surtout, l'appel répété à la création d'un « espace public politiquement opérant »⁽⁵⁹⁾ apparaissait comme la quintessence, condensée en un mot d'ordre, de l'ensemble de son activité d'intellectuel engagé passée.

En même temps, cette monographie illustre également la dialectique caractéristique du travail de l'intellectuel en RFA au tournant des années 1960 que nous relevions à l'instant dans ses articles de cette période. Car ce travail le plus résolument pessimiste de sa jeune carrière marqua non seulement un moment de bilan : il fut aussi un relais. En livrant, *via* le diagnostic de profondes carences démocratiques, un appareil conceptuel et une assise argumentative affermis, Habermas s'appêtait en effet à stimuler de nouveau puissamment, mais par un biais désormais théorique et non plus pratique, et dans le contexte bientôt reconfiguré d'une Allemagne post-adenauerienne, la culture intellectuelle critique ouest-allemande.

Résumé

La présente étude analyse les premières interventions journalistiques de Jürgen Habermas dans l'Allemagne adenauerienne (entre 1953 et 1962), non à titre de moments de gestation de son œuvre philosophique ultérieure, mais en tant que documents à valeur historique. Ces interventions montrent la formation malaisée d'une jeune voix intellectuelle critique à l'égard notamment du rapport entretenu par la RFA à son passé, dans un contexte où la politique étatique, les structures hiérarchiques intergénérationnelles et les mentalités dominantes au sein de la population ouest-allemande n'étaient pas propices à ce genre de thématization. L'étude de la réception publique de ces textes met néanmoins en évidence la constitution progressive d'un espace de discussion plus ouvert,

57 J. HABERMAS, *Strukturwandel* (note 4), p. 307 – critique déjà formulée lors de l'allocution francfortoise « Unruhe erste Bürgerpflicht » de 1958, lors de laquelle Habermas avait qualifié les élections parlementaires de « plébiscites qui ne disent pas leur nom ».

58 J. HABERMAS, *Strukturwandel* (note 4), p. 284 – phénomène déjà relevé un an plus tôt dans l'article « Die Bundesrepublik – eine Wahlmonarchie ? » (note 56), p. 28.

59 J. HABERMAS, *Strukturwandel* (note 4), p. 338 sq., p. 357.

et le rôle particulier de catalyseur de cette libéralisation que Habermas joua dès le tout début de son activité d'intellectuel.

Zusammenfassung

Vorliegende Untersuchung widmet sich den ersten publizistischen Interventionen von Jürgen Habermas im Deutschland Adenauers (zwischen 1953 und 1962). Diese Interventionen analysiert sie nicht in Bezug auf sein künftiges philosophisches Werk, sondern in ihrer zeitgeschichtlichen Aussagekraft. Sie zeugen von der mühsamen Bildung einer jungen kritischen intellektuellen Stimme bezüglich etwa der Vergangenheitsarbeit der BRD, in einem Kontext, in dem die Politik Adenauers, stark hierarchisch geprägte Beziehungen zwischen Generationen und die vorherrschenden Mentalitäten innerhalb der Bevölkerung solchen Thematisierungen zuwider standen. Die öffentliche Rezeption dieser Texte belegt allerdings die allmähliche Entstehung eines offeneren Diskussionsraums und die katalysierende Rolle, die Habermas bei dieser Liberalisierung bereits zu Beginn seiner intellektuellen Tätigkeit gespielt hat.

Abstract

This study centres on the first journalistic interventions of Jürgen Habermas in Germany of the Adenauer era (between 1953 and 1962). These interventions will be analysed not in relation to Habermas' later philosophical work, but in how far they relate to and reflect the history of their time. Habermas' journalistic publications of this period bear witness to the formation of a young, critical, intellectual voice reflecting and commenting on the way in which the new federal republic dealt with its recent past. Their context is one in which Adenauer's politics, the strong hierarchical divisions between the older and younger generations and the dominant mentalities of the German population strongly resisted such critical attempts. Public reception of these texts, however, reveals the gradual development of a space more congenial to such discussion, and the way in which Habermas acted as a catalyst for liberalisation even in these very early stages of his intellectual activity.